

L'hiver sera triste et Dieu sait le nombre de ceux qui vont succomber !

* * L'automne a tristement commencé cette année.

Les ravages des feux de forêts sont immenses et sont évalués à plusieurs millions de dollars. On dit que mille familles sont sans asile et partout on commence à faire des souscriptions en faveur des malheureuses victimes de ces terribles incendies.

On fait appel à tout le monde et, vraiment, c'est une bonne œuvre à faire que de venir en aide à nos pauvres compatriotes si éprouvés.

LE MONDE ILLUSTRÉ prie ses lecteurs de vouloir bien faire leur part.

* * On parle de célébrer le trois cent cinquantième centenaire de l'invention (!) du mouchoir de poche.

Il est parfaitement vrai, en effet qu'avant cette époque, les plus grands de la terre, les plus jolies femmes du monde, se contentaient du mouchoir du père Adam, c'est à dire de leurs doigts.

C'est une italienne qui fit faire ce grand pas à la civilisation.

L'Allemagne l'adopta vers 1580, mais il ne servait qu'aux princes et aux personnes très riches.

Le mouchoir fut l'objet de lois somptuaires et un édit publié à Dresde, 1595, en interdit formellement l'usage aux gens du peuple !

Parbleu ! c'est bien juste, les gens du peuple ne devaient pas avoir le droit de porter des mouchoirs de poche.

C'est beau, l'ancien temps, et dire qu'il y a des individus assez malpropres pour le regretter et qui préfèrent se moucher avec leurs doigts.

C'est écoeurant !

* * Le rapport des inspecteurs des asiles d'aliénés de la province m'étant tombé sous la main, je viens d'y jeter un coup d'œil.

On dit souvent que la profession et le genre de vie ont une grande influence sur le cerveau, mais je vous avoue que les statistiques données dans ce rapport me rendent assez perplexé.

Je m'attendais à voir les hôteliers figurer dans la liste pour un nombre assez élevé, à cause justement de leur profession qui les expose plus que tout autre à succomber à la tentation de boire, et par conséquent à "perdre la boule."

Eh bien ! c'est une grande erreur, car je n'en trouve que trois, dans toute la province, internés pour folie ; ce qui prouve qu'il ne faut jamais se prononcer à la légère.

Les journaliers et les serviteurs occupent la tête de la liste et sont suivis de près par les cultivateurs.

Les charretiers viennent ensuite, puis les maçons, les commis et les menuisiers.

Les femmes de ménage et les servantes sont en majorité.

Les couturières figurent aussi pour un nombre assez important.

Je détache du rapport, le passage suivant qui a son intérêt :

Pendant l'été, on a eu l'heureuse idée d'organiser une excursion sur le fleuve, pour ces pauvres infortunés. On serait porté à croire que ces êtres privés de raison n'auraient su jouir d'une pareille aubaine, ou se seraient sans cesse exposés à tomber par dessus bord. Loin de là, l'excursion s'est faite et a eu un grand succès sous tous les rapports. Il y a eu entrain, gaieté et tranquillité relative. Pas une vitre, pas un meuble n'a été brisé ; ce qui n'arrive guère, paraît-il, lorsque les excursionnistes ont leur raison.

Cette dernière phrase ne vous semble-t-elle pas le fruit d'un esprit très observateur ?



SOUVENIR D'ENFANCE

Lorsque je n'étais encore qu'écolier, j'obtins un jour la permission de me rendre à Montréal. Je voulais visiter cette grande métropole de l'Amérique, puis j'avais vu par les journaux qu'un homme devait, dans une simple nacelle, partir du terrain de l'Exposition, s'élever à une grande hauteur, planer ainsi pendant quelque temps au-dessus des spectateurs, puis redescendre au point d'où il était parti.

Cette annonce faisait alors sensation, et, comme fils d'Eve, le spectacle me tenta. Je partis donc avec un confrère un peu plus âgé que moi—les étudiants voyagent rarement seuls ; mais à peine avions-nous quitté le collège que je vis, à ma grande surprise, s'élever quelque chose qui, de loin, ressemblait à un cerf-volant ; je le vis s'élever par saccades, poussé tantôt à droite, tantôt à gauche, à une hauteur que les aigles peuvent à peine atteindre, puis redescendre doucement à peu près à son point de départ.

Mon aîné s'empressa de satisfaire ma curiosité et, de compagnon qu'il était, il devint mon mentor. Tout en cheminant—il n'y avait pas encore de tramway—il me dit que ce que j'appelais un cerf-volant était connu par les physiciens sous le nom d'aérostat et était d'invention tout-à-fait moderne : à peine un siècle d'existence.

Deux fabricants de papier, les frères Montgolfier, constatant un jour que l'air perdait de sa densité en s'échauffant et devait ainsi chercher à s'élever, conçurent le gigantesque dessein d'en faire l'essai pour se transporter dans les airs, aller explorer les régions de l'atmosphère et certaines contrées de la terre encore inconnues et inaccessibles par tous les moyens alors en usage.

Ils construisirent donc un ballon, composé d'un immense sac de toile doublé de papier, puis ils placèrent à la partie inférieure un réchaud qui devait le gonfler et le faire s'élever. Le jour de l'expérience, un grand nombre de spectateurs étaient réunis et acclamèrent le brillant succès des inventeurs, quand ils virent la machine aérostatique s'élever dans l'atmosphère, s'y maintenir à une très grande hauteur puis redescendre doucement à mesure que le feu diminuait et que l'air se refroidissait à l'intérieur du ballon.

Le résultat était complet ; aussi, les savants de Paris furent-ils transportés de joie à l'annonce de cette découverte, et ils firent venir l'auteur à la capitale afin d'y répéter l'expérience.

Au lieu d'air chaud, on employa, dans la suite, le gaz hydrogène, qui présentait plus d'avantage, puisqu'il pèse quatorze fois et demie moins que l'air. Deux hommes remplacèrent également les animaux qu'on avait installés auparavant dans la nacelle, et ces héros de la science voulurent faire une promenade de fantaisie à quelques mille pieds au-dessus de notre planète. Le voyage était périlleux, mais ces braves en revinrent sains et saufs, émerveillés de l'aspect que prennent les choses de la terre à mesure qu'on s'en éloigne.

Depuis ce temps, la découverte a marché de perfection en perfection ; on s'est efforcé d'assurer la sécurité des voyageurs, et on y a assez bien réussi.

Tout aérostat doit être fait de soie et de caoutchouc pour empêcher la déperdition du gaz ; il doit être muni, à sa partie supérieure, d'une soupape qui donnera issue au gaz quand le navigateur aérien voudra descendre. Celui-ci est placé dans une nacelle fixée au ballon ; il doit, au moment du départ, prendre avec lui quelques sacs de sable qui lui serviront de lest pour modérer la vitesse de la descente ou le faire remonter quand il se verra tomber dans un endroit défavorable ou choir dans quelque précipice ; enfin, tout aérostat doit avoir un baromètre qui lui indiquera si sa machine monte ou descend, et qui lui dira à quelle hauteur il se trouve.

Malgré toutes ces précautions ordonnées par le physicien français Charles, une foule d'accidents ont eu lieu et maintes fois des savants ont été victimes de leur dévouement ou de leur témérité ; maintes fois leur support éprouvant une avarie quelconque qu'ils ne pouvaient réparer, ils se sont vus précipités au

milieu de l'espace et sont venus se briser le crâne à quelque distance des spectateurs.

On a fait usage du parachute pour prévenir ces déplorables accidents ; mais soit à cause de son imperfection, soit à cause de l'imprudence de ceux qui s'en servaient, il n'a jamais donné de résultat satisfaisant. Un parachute consiste en une large toile faite en forme de parasol et retenant une nacelle qui porte le voyageur ; cette toile s'ouvre quand l'aéronaute le veut, et laisse l'air s'échapper par une petite ouverture pratiquée à son sommet et modère ainsi la vitesse de la descente : c'est là l'unique ressource que peut avoir le voyageur qui se voit en danger de périr.

Jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, la science n'avait retiré aucun avantage de ces ascensions, mais à cette époque l'illustre Gay-Lussac organisa une expédition aérienne et s'éleva à plus de sept mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, le baromètre, marquant soixante-treize centimètres à Paris, était baissé de plus de la moitié ; le thermomètre indiquait alors une température excessivement froide pendant que celle de la capitale était tout-à-fait tempérée.

Ce refroidissement des couches atmosphériques nous explique les neiges éternelles sur le sommet des hautes montagnes. Dans ces régions élevées, l'homme peut à peine respirer, le papier se crispe sous le coup de cette sécheresse comme sous l'action du feu, le ciel prend alors une teinte presque noire et le silence le plus solennel règne continuellement. C'est là à peu près tout ce que la science a pu acquérir par l'usage des ballons.

Dans une époque un peu plus récente on a fait un pas de plus et on est parvenu à diriger les aérostats dont on s'est avantageusement servi dans la guerre Franco-prussienne et au siège de Paris comme point d'observation pour étudier la marche et la position des ennemis.

De nos jours un savant Norvégien, voyageant à travers l'espace, recherche activement le pôle Nord : que le succès réponde au dévouement de ce brave.

L'homme est donc parvenu, au moyen d'un corps plus léger que l'air, à s'élever dans l'atmosphère et à sortir du cercle que Dieu lui avait tracé, mais là s'arrête sa puissance ; là, il se heurte à une barrière qui jusqu'à ce jour a semblé infranchissable, et il retombe dans les mains de cet Etre Suprême qui gouverne et régit tous les mondes ; là son moyen de transport devient le gré des vents ; l'aéronaute ne peut ni le guider ni le conduire et il doit attendre un courant favorable qui le portera peut-être où il veut aller, peut-être dans un endroit où il trouvera la mort.

Les chimistes, les physiciens et les philosophes peuvent dire que la nature et la science n'ont plus de secret pour eux ; ils peuvent s'enorgueillir et se pavaner, il y aura toujours quelque chose qu'ils ne pourront comprendre et il y aura toujours quelque mystère qu'ils ne pourront approfondir ; ils n'atteindront le fond de l'abîme de la science que le jour où ils y tomberont victimes de leur orgueil.

Ce sont là les explications que me donna mon confrère sur ce que, dans mon ignorance, j'appelais un cerf-volant. J'avais presque oublié cet incident d'autrefois, et ce n'est qu'en torturant ma mémoire que j'ai pu en recoudre les fragments et faire parvenir à la postérité cette leçon de physique donnée par un écolier.

Elle eut pour moi tant d'attraits que je ne m'aperçus pas, cette fois, de la fatigue que cause ordinairement une marche de huit à neuf milles.

Puissiez-vous lui faire le même accueil et lui réserver un heureux sort dans les colonnes de votre journal.

RÉV. H.-A. V...

ÉPIGRAMME CÉLÈBRE

Quand on pense à la mort on est sûr de bien faire,

Disait toujours madame Claire.

Hier en y pensant elle est morte en effet.

Son mari dit qu'elle a bien fait.

PONS (DE VERDUN.)